

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1933

532
No

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

par

SAMUEL HERSCOVICI

né le 1^{er} Juillet 1906 à Targoviste (Roumanie)

De l'influence médicale française en Roumanie

Président: **M. Laignel-Lavastine**

Professeur d'Histoire de la médecine et de la chirurgie

IMPRIMERIE STUDIO

27, rue Dauphine

PARIS - VI

Digitized by the Internet Archive
in 2026

Année 1933

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

par
SAMUEL HERSCOVICI
né le 1^{er} Juillet 1906 à Targoviste (Roumanie)

**De l'influence médicale française
en Roumanie**

Président: **M. Laignel-Lavastine**
Professeur d'Histoire de la médecine et de la chirurgie

LE DOYEN. . . ROUSSY

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM. ROUVIÈRE
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	PROUST
Physiologie	BINET
Physique médicale	STROHL
Chimie médicale	DESGREZ
Bactériologie	DEBRÉ
Parasitologie et histoire naturelle médicale ...	BRUMPT
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN
Pathologie médicale	CLERC
Pathologie chirurgicale	MARION
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	LOEPER
Hygiène et médecine préventive	TANON
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie ...	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER
Hydrologie thérapeutique et climatologie ...	Maurice VILLARET
Clinique médicale	CARNOT
	BEZANÇON
	ACHARD
	Marcel LABBÉ
Hygiène et clinique de la première enfance ..	LEREBoullet
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT
Cliniques des maladies du système nerveux ...	GUILLAIN
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE
	LENORMANT
Clinique chirurgicale	CUNÉO
	GRÉGOIRE
	GOSSET
Clinique ophtalmologique	TERRIEN
Clinique urologique	LEGUEU
	COUVELAIRE
Clinique d'accouchements	BRINDEAU
	JEANNIN
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie..	OMBRÉDANNE
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL
Clinique propédeutique	SERGENT
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU
	HOVELACQUE
Professeurs sans chaire	MAUCLAIRE
	MULON
	VERNE



II. — AGRÈGES EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE . Neurologie Psychiâtrie
 AUBERTIN Pathologie médicale
 BÉNARD Henri.. Pathologie médicale
 BRÔCQ Pathologie chirurgicale
 BRULÉ Pathologie médicale
 BUSQUET Pharmacologie
 CADENAT Pathologie chirurgicale
 CATHALA Pathologie médicale
 CHABROL Pathologie médicale
 CHAILLEY-BERT Physiologie
 CHEVALLIER ... Pathologie médicale
 DOGNON Physique
 DONZELOT Pathologie médicale
 ÉCALLE Obstétrique
 FEY Urologie
 GASTINEL Bactériologie
 GATELLIER Pathologie chirurgicale
 DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie
 chirurgicale
 GIROUD Histologie
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie
 HARVIER Pathologie médicale
 HAZARD Pharmacologie
 HUGUENIN Anatomie pathologique
 JOANNON Hygiène
 LABBÉ (Henri).. Chimie biologique

MM.

LAROCHE (Guy) Pathologie médicale
 LEVEUF Pathologie chirurgicale
 LÉVY-VALENSI Neurologie et
 psychiâtrie
 LIAN Pathologie médicale
 MONDOR Pathologie chirurgicale
 MOREAU Pathologie médicale
 MOULONGUET . Pathologie chirurgicale
 MOURE Pathologie chirurgicale
 OBERLING Anatomie pathologique
 OLIVIER Anatomie
 PIÉDELIÈVRE .. Médecine légale
 PORTES Obstétrique
 QUÉNU Pathologie chirurgicale
 RICHEL Physiologie
 SANNIÉ Chimie biologique
 SÉZARY Dermatologie et syphili-
 graphie
 TROISIÈRE Pathologie expérimen-
 tale et comparée
 VALLERY - RADOT
 (Pasteur) Pathologie médicale
 VAUDESCAL Obstétrique
 VELTER Ophtalmologie
 VIGNES Obstétrique

III. — AGRÈGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

LEQUEUX Obstétrique
 LEROUX Anatomie pathologique

MM.

NEVEU-LEMAIRE Parasitologie
 RETTERER Histologie
 ZIMMERN Physique

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale	MOCQUOT	Clinique chirurgicale
CHIRAY	Clinique médicale	SCHWARTZ	Clinique chirurgicale
DUVOIR	Clinique médicale	LE LORIER	Clinique obstétricale
BASSET	Clinique chirurgicale	LÉVY-SOLAL ...	Clinique obstétricale
CHEVASSU	Clinique chirurgicale	METZGER	Clinique obstétricale
HEITZ-BOYER ..	Clinique chirurgicale	GUÉNIOT	Clinique obstétricale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie
CHAILLEY-BERT, agrégé ..	Éducation physique
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique
WEIL-HALLÉ	Puériculture

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS
faible témoignage de mon amour filial.

A MON FRÈRE, le Dr. V. HERISAN

AUX MIENS

A MES AMIS

A mon président de Thèse :

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie

Médecin des Hôpitaux

Officier de l'Instruction Publique

Pour le grand honneur qu'il m'a
fait, en acceptant la présidence de
cette thèse, en hommage de toute ma
gratitude.

A mes maîtres de la Faculté de Paris

A mes maîtres des hôpitaux de Paris

A mes maîtres des hôpitaux de Nevers
dont la bienveillance ne me fit jamais
défaut, durant le temps où je fus leur
Interne.

A MM. LES PROFESSEURS

V. GOMOIU ET V. BOLOGA

pour les conseils et les encourage-
ments, qu'ils ont eu la bonté de me
donner à ce sujet.

Introduction

Ce n'est pas d'hier que date l'influence française en Roumanie. Il y a une quarantaine d'années, on pouvait déjà écrire, et avec raison : « La Roumanie est en quelque sorte une création de la France. Celle-ci ne lui a pas seulement donné son appui politique ; elle lui a aussi formé son esprit ». (1) Un auteur de grande érudition, P. Eliade, à la fin du siècle dernier, a noté l'importance et décrit l'ampleur de cette influence française chez nous. Selon lui, elle remonterait pour ses débuts au milieu de 18^e siècle.

En ce qui concerne particulièrement la médecine, l'action exercée par la science française daterait — d'après l'opinion générale de nos historiens — de trois-quarts de siècle seulement, et serait l'œuvre du génie et de l'activité d'un Français, Charles Davila.

Toutefois, des études récentes dues à Bologa, à Filitti, à Tzovaru, ont jeté des lumières nouvelles sur notre passé médical et ont permis de rapporter la date de nos premières manifestations médicales à une époque où elles avaient passé jusqu'ici, pour inexistantes.

En dirigeant nos recherches dans cette voie, il nous a été donné de constater que le courant médical fran-

(1) *Demetresco*: L'influence de la langue et de la littérature française en Roumanie. (Lausanne 1886.)

çais a pris chez nous son départ, vers le début du XVIII^e siècle, c'est-à-dire en même temps et dans le cadre de l'influence française en général.

« Il m'est bien agréable de dire — écrivait C. Stoicesco — que l'école médicale française a toujours joué le rôle prépondérant dans mon pays ».

C'est avec la même douce émotion que nous avons entrepris notre tâche, — qu'un sentiment d'amour et de reconnaissance envers le pays auquel nous sommes redevables de notre médecine, rendait légère.

Nous avons, dans une première partie, étudié tout le long du XVIII^e siècle, ce que nous avons appelé le courant d'infiltration de la médecine française.

Dans une deuxième partie, il nous a été aisé de voir combien cette influence s'accroît, du fait que des nombreux médecins roumains vont puiser à la source même de la science médicale française, une pratique et des connaissances dont notre pays bénéficiera. C'est à cette occasion que nous avons sorti de l'ombre la figure symbolique du premier étudiant roumain à la Faculté de médecine de Paris. Grâce à des papiers que nous avons eu entre nos mains, nous avons pu nous rendre compte de son activité estudiantine. Quant à son admirable thèse, elle fut pour nous une révélation, et nous est apparue comme le premier travail médical dû à un Roumain, et traitant d'un problème national de médecine et d'hygiène publique.

A l'occasion des premières tentatives pour la création d'un enseignement médical dans nos pays, nous avons noté quelle part immense revient aux suggestions françaises.

Mais c'est avec Davila surtout, génie puissant et fé-

cond, que l'étude de cette prodigieuse influence médicale française, en Roumanie, a atteint pour nous son point suprême de beauté et d'intérêt.

La préoccupation un peu particulière et l'économie de notre travail nous ont empêché de nous attacher, autant qu'on l'aurait aimé, à l'étude de la vie de Davila. Mais, nous avons essayé, grâce à son dossier trouvé dans les archives de la faculté, de mettre au clair quelques points discutés au sujet de l'année de sa naissance, de son origine et de compléter sa biographie, avec des données exactes sur ses années d'étudiant. Pour déterminer jusqu'où l'empreinte française marque son œuvre, il nous faudrait étudier toute la vie médicale roumaine à partir du milieu du XIX^e siècle jusqu'aujourd'hui. C'est pourquoi, nous nous sommes trouvés dans l'obligation de nous contenter d'un coup d'œil jeté rapidement sur ses œuvres — au moment seulement de leur création. Voici comment notre travail prend fin sur l'année 1870. L'histoire prétend à une optique spéciale. Dépourvus d'une assez large perspective pour juger en toute objectivité des événements qui vont jusqu'à nous, il nous a semblé plus sage, de passer cette tâche aux historiens qui viendront.

Ce n'est pas à nous non plus, dans cet aperçu d'histoire, d'envisager les conclusions qui en découlent pour l'existence, dans l'avenir, des relations médicales franco-roumaines. Mais qu'il nous soit permis de reproduire ici les lignes suivantes, tirées d'un article du professeur Ch. Achard, sur « la médecine française à l'étranger » : (1)

(1) Revue des Deux-Mondes (15 juillet 1933).

« Parmi les peuples latins, c'est en Roumanie que sont le plus répandues nos publications médicales. De très nombreux professeurs et médecins d'hôpitaux sont d'anciens élèves de nos facultés de médecine. Il y a néanmoins pour nous une position à maintenir, l'influence allemande s'exerçant avec une certaine activité. La tâche paraît facile, avec la franche amitié qui nous unit à nos collègues roumains. »

PREMIER CHAPITRE

De l'année 1500, époque à dater de laquelle nous possédons des documents sur l'existence des médecins dans les Principautés danubiennes, jusque vers 1700, l'élément autochtone roumain n'a pas produit de médecins ayant une formation scientifique quelconque.

Il s'est développé ensuite, à côté d'une médecine populaire et magique, pendant tout un siècle, une médecine étrangère, correspondant fort peu, comme il est facile de l'imaginer, aux exigences de nos pays.

Filitti, dans son étude « Une page de l'histoire de la médecine en Valachie », reproduit le passage suivant de la « Topographie » du docteur Caracas (écrite vers 1822) et nous fait remarquer son importance, pour la détermination d'une date significative dans l'histoire de cette médecine roumaine.

Jusqu'à 1784, disait-il, « les médecins étaient bien peu nombreux, et encore ceux qui pratiquaient la médecine à Bucarest ou à Craïova, étaient des simples garçons — chirurgiens, des barbiers, ou tout simplement des ignorants qui n'hésitaient pas à s'appeler docteurs, et même, parmi les médecins qui se rendaient auprès des princes-souverains, il n'y en avait pas toujours qui fussent vraiment instruits. Cette absence de médecins avertis dura jusque vers 1784 »...

Malgré tout ce qu'il y a d'exagéré dans les affirmations de Caracas au sujet du passé médical de nos

pays, il ne reste pas moins vrai, que cette année 1784 mérite l'importance que Filitti se plaît à lui accorder, si on la considère comme le point de départ d'un effort dans la médecine roumaine pour répondre aux intérêts sanitaires de la population, et exercé par des éléments qui s'enchaînent de par ce fait, dans l'évolution organique d'un corps médical roumain.

Mais il est aussi exact de penser que toute tentative objective d'une histoire de la médecine en Roumanie, ne puisse laisser passer inaperçus tant de médecins qui, bien avant 1784, ont exercé — isolément ou de passage et sans écho profond, il est vrai, pour l'hygiène de l'époque — les pratiques de leur art. Car, le disait Bologa aussi, il leur revient une place, sinon dans l'histoire de l'évolution, qui est la film d'un grand effort suivi, tout au moins dans un tableau, objectif et figé, de cette histoire.

Nous laissons volontiers de côté ces quelques noms à peine cités, sans aucun souci de détails, d'une période mal connue, car sûrement les deux médecins de Targoviste : Iane (1626) et Dumitrascu Doftorul (1642) devraient manier les pratiques hiératiques d'une médecine empirique, plutôt que celles d'une qualité aussi peu scientifique qu'il le serait possible, même pour cette époque. Déjà, del Chiaro, dans son « Istoria delle moderne rivoluzioni de la Valachia » (publié à Venise en 1748) nous apprenait que « les Roumains et particulièrement les femmes connaissent des multiples remèdes médicaux et que, le cas échéant, ils savent en faire emploi sans en appeler aux médecins ». Mais, il s'empresse d'ajouter : « Toutefois, ces gens prudents estiment beaucoup la médecine. »

Pour une période de 100 ans, allant de 1685 à 1785, Filitti est arrivé, grâce à ses belles recherches, à compter 19 médecins, rien que pour la Valachie, ayant acquis tous leur diplôme dans une faculté de médecine d'Italie et s'établissant ensuite à Bucarest. C'était, en somme, une belle équipe de médecins diplômés. Georges Sarachino dont on trouve trace vers 1685. Ensuite le règne du prince Brancovan ne compte pas moins de six de ces médecins. Et quels médecins ! Ion Comnen (1686), Pandeale Caliarhis, Jacob Pylarino. C'était ce Pylarino qui, ayant étudié à Venise et à Padoue, publia à Venise vers 1715, par conséquent bien avant Jenner, un traité sur la vaccine et la variolisation : « Nova et tuta variolas excitandi per transplationem metodus nuper inventa et in usum tracto ». Ensuite vinrent Georges-Hrisogenos de Trapezunt, lequel avait été envoyé par le prince Brancovan, comme boursier, pour étudier la médecine et la philosophie à Padoue, Ferrati, Georges Saül, que les historiens de l'époque appellent : « excellentissimus ac illustrissimus » et Manasse Eliad qui parlait couramment le français, et tant d'autres.

Il reste donc hors de doute que, pendant tout un siècle, jusqu'en 1784, l'influence prédominante fut l'influence médicale italienne. Elle avait déjà pénétré en Roumanie avec les médecins vénitiens (Girolamo da Cesena et Matteï Muriano (1475) appelés par Stefan-*cel-mare* à sa cour. Mais, malgré leur savoir, ces médecins, qui avaient fait des belles études dans les écoles italiennes, n'ont pas réussi à imposer leurs doctrines d'une manière quelque peu durable, car ils pratiquaient leur art à une époque où, dans les pays roumains, il

ne pouvait pas être question d'une médecine à caractère scientifique, capable d'exercer son action sur l'hygiène des pays. Loin de là ! Le passage de ces médecins laissa peu de traces, et leur activité médicale intéresse seulement un cercle restreint, celui de la Cour du souverain ou d'un seigneur. Elle ne trouva même pas une place dans les rares dispositions, qui dans le Code des lois du temps — s'inspirant d'une même vieille tradition — s'adressaient à l'hygiène générale.

Toutefois, il convient de noter que ce début du XVIII^e siècle, voit naître aussi les premiers mouvements d'un courant médical français. Il était, à cette époque, d'une force faible encore, mais d'une qualité indiscutable déjà. De ce fait, il mérite aussi d'être considéré, car à côté des élèves des écoles italiennes, les médecins français constituaient tout le corps médical de ces pays danubiens.

Il est facilement compréhensible, l'apparition des premiers praticiens français dans les principautés moldo-valaques, si on pense qu'à ce moment, nos pays tombèrent sous la dépendance politique des Turcs et que, selon l'affirmation de Cantémir dans son « Histoire de l'empire Ottoman », à Constantinople il existait des chirurgiens bien avant 1650 et que tous — à en croire Cantémir — étaient français.

Ce fut un de ces chirurgiens français de Constantinople que M. de Ferriol, ambassadeur de France en cette ville, envoya muni d'une lettre de recommandation au prince Brancovan, qui le prit à son service. (1)

Homme de confiance de l'ambassadeur, il avait en outre la délicate mission de surveiller de près la poli-

(1) *Hurmuzaki*: Documents.

tique de Brancovan. Ce Lantier, chirurgien à la cour du prince, fut le premier chirurgien aussi bien que le premier médecin français, connu pour avoir exercé dans les pays roumains. Il introduit dans la pratique médicale de nos pays, « la saignée » qui à cette époque jouissait d'une grande vogue en France. Ce fut encore un émissaire de ce genre et encore un médecin qu'envoya dix-huit ans plus tard l'ambassadeur français des Alleurs auprès du premier hospodar phanariote Jean Voda-Mavrocordat, connu à l'ambassade pour « l'inclinaison qu'il a toujours témoignée pour les François ». (1) Le médecin qui se rendait cette fois-ci chez nous s'appelait Daniel Fonseca, et il avait été pendant 17 ans aux gages de l'ambassade française de Constantinople.

Le successeur de Jean-Mavrocordat fut le prince Nicolas, qui avait lui-même des notions de médecine acquises auprès de son père, le grand savant Alex-Mavrocordat, un des plus célèbres médecins de l'époque, auteur d'une traité sur la circulation du sang ; ce Nicolas n'avait pas hésité à vacciner ses enfants contre la variole. Arrivé dans nos pays, il fit appeler en 1729 le médecin Jean-Baptiste Desmarets, qu'il prit à son service.

Plus tard, en 1790, on rencontre à Bucarest un autre médecin français, le docteur Bertin qui passait pour avoir guéri d'épilepsie le fils de Constantin Mavrocordat.

A cette époque, les consuls français qui se trouvaient en Crimée, allaient à Iassy pour se soigner « les médecins et les pharmaciens de la capital Moldave étant

(1) *Hurmuzaki*: Documents.

bien supérieurs à ceux qu'ils auraient pu trouver en Crimée » (1). Cette constatation est significative ; elle met nettement en évidence — ce que nous avons essayé de montrer dans les pages précédentes — l'existence dans nos pays, sinon d'une médecine, tout au moins de médecins avertis et considérés au loin. Et même, si cette affirmation n'était — comme P. Eliade veut le croire — qu'un prétexte de ces agents secrets de la France pour mieux surveiller les princes régnant sur les pays roumains, il est incontestable toutefois qu'on peut parler de l'existence d'une activité médicale, méconnue totalement jusqu'à ces dernières années, au cours du XVIII^e siècle, dans nos pays. C'était, il est vrai, une activité limitée à une médecine de cour, étrangère aux préoccupations sanitaires intéressant le gros de la population, mais exercée par des médecins d'une formation scientifique incontestable. En somme, cette première manifestation de la médecine scientifique en Roumanie était due uniquement à des élèves grecs et roumains formés dans les facultés italiennes et à des médecins français. Il apparaît donc que, dans le domaine de la médecine, aussi bien que dans celui de la vie intellectuelle et politique, l'influence française remonte au début du XVIII^e siècle.

Que l'activité de ces médecins français ne soit pas restée uniquement médicale, mais se soit encore exercée dans le domaine politique ou celui des idées, voilà ce qu'il est aisé de comprendre, quand on sait qu'à cette époque l'ambassadeur de France, écrivant à Constantin Mavrocordat pour lui rappeler l'aide prêtée par la France à son accession au trône, louait encore ses

(1) *Hurmuzaki*: Documents.

prédécesseurs et ses parents pour « leur amour pour les lettres et pour la protection qu'ils ont toujours accordée dans leurs états à notre nation. »

On lui faisait parvenir, en même temps, de la part du roi, un exemplaire des « Conciles » de Hardouin pour sa bibliothèque ; de Paris en 1741 des caisses entières de livres français arrivaient à son adresse. « L'abbé Desfontaines lui adressait une dédicace. Telle publication parisienne faisait l'éloge de son œuvre législative, et un certain M. Fournier s'offrait à lui comme « correspondant de littérature ». (1)

Cette influence si vive et si prolongée dans le champ de la politique et de la civilisation de nos pays ne cessa pas, non plus, de se manifester sur notre médecine, à peine naissante, car on trouve à tout pas dans les chroniques du temps, le nom français d'un médecin exerçant dans nos contrées.

A la cour du prince Nicolas Caradscha (1782), il est question d'un médecin français « homme profond dans son art ». Un autre médecin d'origine française, venu de Transylvanie, Chenot, pratique à la même époque (1780-1790) à Iassy. Et en province, à Craïova, on parle vers 1795 d'un Grec « qu'on dit avoir appris les choses de la médecine en France ». (2)

Cette influence ne diminuera pas davantage après 1784, quand, comme le remarque Caracas dans sa « Topographie », « plusieurs Grecs ayant commencé à apprendre l'art sacré de la médecine dans les écoles

(1) *Iorga*: Hist. des relations entre la France et les Roumains.

(2) *Iorga*: *Stiri si documente*

fameuses de l'Allemagne, une influence médicale allemande s'y insinue ».

Demetre Caracas étudia à Vienne et à Halle où il fut reçu docteur avec une thèse « sur la Phlébotomie ». Après avoir débuté à Craïova, il fut appelé par le prince Soutzo comme médecin de la ville à Bucarest. Ami en même temps de la philosophie, il fit imprimer à Vienne un poème « *Poemata medicata* ».

Vers 1785, Constantin Darvari à Halle et Filitti à Gottingen furent reçus docteurs. Et c'est vers la fin de ce siècle que Ioan Molnar-Piuariu, ophtalmologue, célèbre de Transylvanie et Constantin Caracas, l'auteur de la Topographie, ont soutenu leurs thèses à Vienne.

Mais, comme l'écrit M. Bologna « on peut dire que l'influence viennoise a contribué dans une certaine mesure à préparer le terrain à la pénétration médicale française chez nous, Et cela s'explique par le fait que de toutes les écoles allemandes, Vienne était celle qui avait subi davantage l'influence de l'école parisienne et maintenait un contact étroit avec celle-ci. C'est ainsi que les médecins roumains formés à Vienne étaient indirectement en contact avec l'école française ».

Cette recherche, à travers Vienne, d'un courant qui vient de plus loin, de Paris, correspond tout à fait à la réalité des choses. Ces praticiens « connus et reconnus par le faveur du prince », médecins ayant fait leurs études dans les écoles de Vienne et d'Allemagne, s'étant trouvés embarrassés au sujet de la maladie dont la femme du prince-régnant Ipsilanti était atteinte, s'adressèrent alors, le 27 novembre 1797, pour avoir l'avis, aux meilleurs médecins de Paris, à qui ils sou-

mirent, par l'intermédiaire de Talleyrand, un rapport médical détaillé sur la maladie de la princesse.

De même Silivestru Filitti, avant de se rendre pour faire sa médecine à Halle et à Gottingen, plus à sa convenance que Paris, ne manqua pourtant pas d'apprendre auparavant la langue française avec le docteur Manasse Eliade. C'est pourquoi nous trouvons, cités dans « le proloquium » de sa thèse les noms d'Antoine Brassavole, médecin de Charles-Quint et du roi François-I^{er}, et de Théophile Bonnet, qui reste un des fondateurs de l'Anatomie pathologique.

C'est en français également que le docteur Manolake (Emmanuel Antoine Rizo) publia à Paris en 1797 son « Essai sur la doctrine médicale de Brown, en forme de lettre dédiée à S. A. S. Alex Ipsilanti, prince souverain de Valachie et de Moldavie ».

Il est évident que certains passages de « l'Histoire de la Moldavie et de la Valachie par Carra » nous font sourire et nous rappellent le mot rapporté par ce fin et charmant diplomate d'Hauterive, au sujet du « conventionnel Carra ».

Carra déclamait contre la pauvreté de Iassy et déplorait les malheurs de ceux qui sont condamnés à y vivre :

— « Eh ! mon ami, lui dit un autre étranger, les gens d'esprit comme vous et moi, sont très communs à Paris, et on les laisse quelquefois mourir de faim ».

Mais il y a, par ailleurs, de ce pittoresque et bouillant aventurier français, inventeur, explorateur, financier et homme politique, qui laissa tomber bravement sa tête sous la guillotine, certaines remarques que nous relevons sans surprise :

« On y parle l'italien et le français. Le prince et plusieurs seigneurs du pays ont même des livres en cette dernière langue ; les ouvrages de M. de Voltaire se trouvent entre les mains de quelques jeunes boyards et le goût des auteurs françois serait aujourd'hui un objet de commerce dans ces contrées, si le Patriarche de Constantinople n'avait menacé de la colère du ciel tous ceux qui lisaient des livres catholiques romains et particulièrement ceux de M. de Voltaire. »

L'index mis sur les livres « catholiques romains » de M. de Voltaire n'empêcha point le docteur Michel Cristari de Bucarest, de traduire « Brutus » de Voltaire et de revoir en roumain une étude française sur la morale et le bonheur. Et c'est le même Carra qui, après nous avoir prévenu que « si M. Rousseau vient nous dire encore que les peuples barbares et sans logis valent mieux que les peuples policés, je le prierai d'aller vivre un an dans les forêts de la Moldavie », ajoute pourtant :

— « On y rencontre quelques hommes privilégiés de la nature et formés par une éducation étrangère qui pourraient figurer à côté de nos plus illustres savants ; je pourrais en citer quatre, dont les noms méritent d'être connus et dont trois vivent actuellement à Iassy et le quatrième à Bucarest ; le premier est un célèbre médecin nommé Theodorati (1) qui parle, écrit et traduit parfaitement les langues française, latine, grecque turque et italienne ; mais son plus grand talent est d'être singulièrement versé dans la géométrie et

(1) Il est fort regrettable que nous n'ayons pas d'autres données sur l'existence de cette figure encyclopédique de médecin roumain : le Dr. Theodoraki.

l'algèbre. Son moindre talent est d'être le plus habile médecin peut-être de l'empire ottoman. Boerhave et Astruc lui sont aussi familiers qu'Homère ; rien n'est étranger pour lui que les absurdités de la superstition et de la scolastique ».

Pour conclure, il existe de toute évidence au cours du XVIII^e siècle une indiscutable infiltration de l'esprit médical français, due tantôt à des médecins français, tantôt à des élèves des écoles d'Italie ou de Vienne qui ne pouvaient pas rester étrangers à l'éclat et à la renommée universelles de la médecine française.

Les médecins français d'origine : Lantier, Fonseca, Desmarests, Bertin, Moral étaient des agents indiscutables de la pratique médicale française. Leur science rencontrait l'estime générale. On parle du praticien français comme « d'un homme profond dans son art ». Les consuls français de Crimée s'adressent avec confiance aux médecins établis à Iassy. Quant aux médecins diplômés des écoles de Vienne ou de Halle, ils appellent, s'il s'agit « d'un cas », aux lumières de la science médicale parisienne. Pour le docteur roumain Theodoraki, Carra nous le disait « Boerhave et Astruc lui sont aussi familiers qu'Homère ». Et d'autres médecins, comme Manolaki Rizo, saisissent l'occasion pour faire publier à Paris, en français, des travaux médicaux.

Mais ce qu'il ne faut pas négliger, c'est de remarquer qu'à côté de cette influence purement médicale, (comme P. Eliade l'avait noté pour Lantier et Fonseca et comme nous l'avons laissé voir, en passant, pour d'autres) tous ces émissaires de la science médicale française n'ont jamais négligé dans leur activité ni les

idées ni les intérêts de la politique française. De même nos médecins, roumains ou grecs, conquis par la science, ne tardèrent pas longtemps à être gagnés par l'esprit et la politique d'un pays dont l'âme présentait bien des points communs avec la nôtre.

Le citoyen Flury, agent consulaire de la république à Bucarest, se sert en 1797, comme correspondant diplomatique d'un médecin français établi, en province, à Craïova (probablement le docteur Moral) et on le voit demander à Paris une montre en or avec sa chaîne, pour lui et pour un autre médecin (probablement le docteur Caracas) qui « jouit à la cour de Bucarest et dans tout le pays de la plus grande considération ». Comme on le voit, la France n'a jamais négligé, ni la sympathie, ni l'influence favorable à ses intérêts, des médecins dans nos pays ; elle savait, à la rigueur, les entretenir par des petites attentions. Le consul français Saint-Luce rapporta à leur sujet en 1803 : « Les médecins ne veulent pas d'argent ; mais ils sont grecs, il leur faut des présents. Le général Brune doit m'en envoyer ». (1) Un an plus tard, un autre rapport concernant le docteur Hristodor « ami estimé des boyards » apprenait son expulsion de Bucarest, sur l'ordre intimé par l'ambassadeur russe de Constantinople, parce qu'il s'était montré favorable aux idées politiques de la France et que sa correspondance avec le prince francophile Al Soutzo, avait été saisie. (2)

(1) *Hurmuzaki*: Documents.

(2) *Hurmuzaki*: Documents.

DEUXIEME CHAPITRE

Mais, si jusqu'ici nous n'avons cru observer qu'une infiltration, parler que d'un commencement de l'influence médicale française dans nos pays, nous reconnaitrons qu'avec le XIX^e siècle, cette influence devient une force irrésistible pour notre médecine, comme elle l'est devenue du reste pour toute notre instruction.

« Il n'y eût bientôt que des programmes français, des livres traduits du français, et même un corps enseignant français ou élevé en France ». (1) En vérité, l'influence française brille de tout son éclat, pour notre médecine nationale, à partir du jour où la jeunesse moldo-valaque commence de se rendre aux facultés de médecine de France.

Le point de départ de cette ruée vers les écoles de France, est représenté pour nous par l'impressionnante figure de Jean Séraphin. C'est à lui que revient la gloire d'avoir ouvert le chemin vers les écoles de France, où toute une jeunesse, assoiffée de science et d'idéal, va se rendre à l'envi.

Jean Séraphin est le premier étudiant dont le nom soit mentionné dans les registres d'une faculté de médecine ou autre de France. Né à Bucarest, le 14 janvier 1783, il suivit les cours de l'école de Médecine de Paris

(1) *Petrescu G. Z.* : Charles Davila et l'influence française. (Nouv. Rev. médicale. Buc. 1930.)

pendant 16 (seize) trimestres : de 1809 à 1813. Les papiers, trouvés par nous dans les archives de la faculté de médecine de Paris, nous apprennent que Séraphin subit, dans cette école, son premier examen le 13 août 1813. Il fut reçu avec la mention « satisfaisant ». Son deuxième examen passé le 27 octobre de la même année, fut noté même « très satisfaisant ». L'année suivante, il subit, toujours aussi satisfaisant pour ses examinateurs, trois examens : le 10 juin, le 4 juillet et le 4 août 1814.

Pendant cette année, il demeura au N° 24 de la place de l'Estrapade.

L'année d'après, 1815, il déménagea, 83, rue de la Harpe. C'est au mois de juillet de cette année qu'il se présenta pour soutenir sa thèse (la veille, c'était Nélaton qui avait été reçu docteur).

Voici le papier — que nous avons trouvé — établi à cette occasion :

Thèse N° 232.

Président :	Aujourd'hui, mardi 25 juillet 1815,
Thillaye :	Nous, commissaires nommés par la
Examineurs :	Faculté de médecine de Paris, pour in-
Desgenettes,	terroger le sieur Séraphin Jean
Duméril,	sur sa dissertation intitulée
Dejussieu,	dissertation sur la fièvre bilieuse en
Richeaud,	générale, ayant été très satisfaits de
Vauquelin.	ses réponses, proposons à la Faculté
	de lui faire délivrer le diplôme de
	docteur en médecine.

(suivent les signatures du jury)

Nous sommes fort embarrassés pour trouver les

mots justes, capables de mieux attirer l'attention tant sur la qualité, que sur la valeur symbolique pour la médecine roumaine, de cette dissertation de Séraphin.

C'est la première thèse d'un Roumain, soutenue devant une école française ; mais c'est entre toutes, la première publication médicale d'un Roumain qui intéresse à chaque ligne les préoccupations sanitaires de notre pays et s'occupe d'une question de médecine et d'hygiène sociale, « *nationale* » avant tout.

La thèse de Séraphin s'ouvre sur une phrase de Pinel — de qui l'auteur se montre à tout pas grand admirateur — et qui est caractéristique de la position de large compréhension philosophique de Séraphin envers « la chose médicale ».

« La vraie médecine, celle qui est fondée sur des principes, consiste bien moins dans l'administration des médicaments que dans la connaissance approfondie des malades ».

Dans l'exposition du sujet, l'auteur justifie son choix : « Dans un nombre infini d'affections qui constituent la pathologie en général, j'aurais pu choisir un sujet qui offrirait une plus ample matière à dissertation et qui théoriquement considéré, aurait été plus intéressant peut-être que la fièvre méningée-gastrique, mais tout autre sujet n'aurait pas rempli le but particulier que je me suis proposé, celui de m'appliquer à l'étude, à l'observation et aux moyens curatifs de la maladie qui afflige mon pays natal, où m'appellent les intérêts les plus chers à mon cœur. La fièvre bilieuse est endémique à Bucarest... »

Le patriotisme éclairé et cette préoccupation permanente, à propos d'un chapitre de pathologie, de le jus-

tifier pour des circonstances spéciales regardant son pays natal, nous les retrouverons chez Séraphin dans chaque ligne de son travail.

Il traite de ce que nous appelons aujourd'hui les fièvres paludéennes. Un fait rapporté par Alibert dans les « Nouveaux Eléments thérapeutiques » (vol. II, p. 81) lui avait inspiré ce travail. C'est un chapitre qui — fait curieux — avait également frappé l'esprit d'un médecin français en visite dans nos pays vers 1850, le Dr Caillat, qui avait publié à cette occasion une relation de son « Voyage médical dans les Principautés danubiennes ». (1) Il cite également dans son ouvrage ces lignes empruntées à Alibert : « Le docteur Ananiam quitta Constantinople avec l'ambassadeur turc qui se rendait à Paris, accompagné d'une suite nombreuse. Arrivés à Bucarest, ville très malsaine, tous à l'exception de trois, furent la proie des fièvres pernicieuses ».

Mais ce furent surtout ses souvenirs et ses observations personnelles qui poussèrent Séraphin à étudier les fièvres paludéennes. « Animé par un sentiment particulier pour ma patrie, je saisirai l'occasion de présenter quelques observations intéressantes peut-être pour ma ville natale. Je viens de parler de l'influence délétère qu'exercent sur l'homme en santé les émanations des molécules végétales et animales en putréfaction ; n'est-ce pas à cette cause qu'on doit attribuer la permanence de cette fièvre à Bucarest ? Cette ville renferme des lacs considérables, tels que deux des quartiers de Gorgane, Brosteni, de Daudesco, etc... qui contiennent perpétuellement des eaux fongueuses »...

(1) Paris, 1854.

Et plus loin :

... « Le remède de ces causes destructives de nos frères, de nos amis et de nous-mêmes, serait-il aussi impossible qu'on le pense ? Quant à la construction des quais le long de Dambovitza, elle est presque impossible, j'en conviens. Mais pour convertir les podes en pavés, faudrait-il plus que quelques sacrifices pécuniaires ? Et que ne doit-on pas faire pour sa patrie, surtout quand on a un intérêt si puissant à faire des sacrifices pour elle !...

« Que faudrait-il pour faire disparaître les lacs ? Rien qu'un ordre suprême émané du haut du trône de son Altesse le prince et de l'illustre divan, et chacun se hâterait de contribuer à cette œuvre utile et méritoire.

« On connaît des moyens d'assainir des lieux les plus infects. La ville de Bordeaux était bornée à l'ouest par un marais qui y occasionnait de temps en temps des épidémies funestes ; il y a près de dix ans, le gouvernement en ayant connu la cause, on procura aux eaux un cours dans la rivière ; on planta des arbres dans le lieu ; on y fit des jardins et des promenades publiques. Depuis, cet endroit est devenu un des plus sains des environs et la ville exemptée de toute épidémie »...

« Il faudrait encore que ceux qui ensevelissent fussent obligés, sous peine de punition, de creuser des fosses au moins de huit à dix pieds de profondeur.

« Nous faisons les vœux les plus sincères, pour que ces observations dictées par l'intérêt que nous prenons au bien de notre pays, soient approuvées par les magistrats auxquels nous devons d'ailleurs tant de reconnaissance ».

Ces propositions, empreintes de tant de chaleur, n'allaient pas rester sans portée, car il est fort probable que le prince souverain Karadscha, à qui la thèse était dédiée, prît, stimulé par Séraphin, les mesures sanitaires contre le paludisme par ses deux arrêtés de 1817.

Comme thérapeutique, Séraphin recommande l'écorce de quinquina, qui était bien connue scientifiquement et prescrite à cette époque-là par les médecins de Valachie. Le général russe Langeron raconte que, étant malade et alité à Bucarest en 1809, on l'avait prévenu qu'il risquait d'être empoisonné par ce médicament. Il put bientôt constater que cette appréhension était dépourvue de réalité, à la suite de quoi il ajoute dans ses mémoires : « les médecins grecs et valaques ont une grande habitude de traiter les maladies du pays et ils les guérissent facilement ».

Séraphin note ensuite, des observations remplies d'une profonde intelligence au sujet des guérisseurs, vers qui le peuple se tournait dans les fièvres intermittentes comme à l'occasion de tant d'autres affections.

« Que penser de ces cures miraculeuses que le hasard, la superstition ont controuvées ? Y a-t-il rien de plus fabuleux, de plus ridicule et dont l'orgueilleuse ignorance du charlatanisme s'est emparé pour abuser de la crédulité publique, toujours amie du merveilleux ? Ce sont des guérisons opérées par la boisson d'une liqueur quelconque »...

Il nous peint, sur le vif, le tableau de ces pratiques magiques : « de ce qu'on nomme en valaque « desquintari », ce qui veut dire désenchantement. En Valachie, on voit un nombre prodigieux de ces vieilles sorcières qui s'affichent pour des guérisseuses de toutes les ma-

ladies et particulièrement de la fièvre intermittente. Gestes, balbutiement, contorsions de lèvres, bâillements effrayants, grimaces affreuses, bref toutes les cérémonies que l'imposture et le charlatanisme ont pu imaginer sont mises à contribution pour en imposer aux malades et aux assistants. Il n'y a rien de plus facile — disent ces étranges créatures, que de faire passer la maladie, peut-être la plus incurable, d'un homme dans un corps inorganique et rendre le malade tel que « sa mère l'a mis au monde » d'après leur expression. Il faut les voir, ces magiciennes, se présenter avec un ton de suffisance, en ayant l'air de rire au nez du docteur le plus instruit et le mieux expérimenté... »

En Roumanie, comme partout d'ailleurs, ces tableaux des guérisseuses et des guérisons miraculeuses sont encore d'une actualité qui est loin de disparaître.

Après avoir remarqué, avec bonhomie, que ces guérisseurs, « ces baglaitzi » (faiseurs d'amulettes) n'employent leur remède qu'après le troisième accès : « N'est-ce pas là, à peu près, le terme d'une fièvre intermittente simple ? » Séraphin conclut :

« Si, comme l'attestent certains auteurs, ils ont remarqué quelques-unes de ces guérisons paradoxales, peut-on, comme pense M. le Prof. Pinel, les attribuer à autre chose qu'à l'influence puissante de quelques affections vives de l'âme que certaines pratiques mystérieuses ont fait naître, comme la confiance, une ferme conviction... »

Séraphin, reçu docteur, rentra bientôt à Bucarest. Malheureusement, nous n'avons pu trouver d'autres détails sur son activité par la suite. Ce que nous savons, c'est uniquement qu'il a été le médecin du

grand vizir turc vers 1824 et qu'on le trouve médecin en chef à Coltzea, pendant les années 1833-39.

Un an, avant Séraphin, un certain Séraphin Breton, natif de Rodosto (en Grèce), avait soutenu à Paris (1814) une: « Dissertation sur la peste ou fièvre adéno-nerveuse ». Ce Breton (ou Vreton) pratiqua à Bucarest, comme médecin de quartier, pendant bien longtemps. Filitti, dans « une page de l'histoire de la médecine en Valachie », parle d'un nommé Papasoglu, médecin diplômé à Paris en 1815. Il fait probablement erreur ; la faculté de médecine de Paris ne connût pas de Papasoglu parmi ses titrés, à cette époque. Mais en 1827, deux Roumains ont soutenu successivement leur thèse : Constantin Boubouky et Constantin Hestiotes.

C. Boubouky présenta sa thèse le 12 mars 1827 ; il l'avait intitulée : « Dissertation sur plusieurs propositions de médecine et de chirurgie ». Boubouky était né à Bucarest et avait été, selon ce que nous apprend sa thèse : « ex-élève de l'Ecole pratique et des hôpitaux civils de Bucarest », ce qui nous confirme dans notre opinion qu'à Bucarest il existait déjà, à cette époque, un enseignement médical. Le Dr C. Severeano, dans ses « Souvenirs », raconta d'ailleurs: « Vers 1827, nous trouvons quelques médecins étrangers qui voulaient commencer un enseignement pour les sous-chirurgiens et pour les sages-femmes. Mais, par un concours de circonstances défavorables, leur effort ne put se réaliser à souhait. On avait essayé de créer un cours de médecine au collègue Sf. Sava même ». Pour nous, ce cours et cet enseignement existèrent même avant 1827, comme il ressort nettement de ce titre de ex-élève, dont Boubouky se pare. D'ailleurs en 1832, quand fut

rédigé le règlement des hôpitaux, on y parlait d'une organisation d'enseignement hospitalier comme d'une chose qui existait déjà : « jusqu'à ce que l'école de Bucarest pût fournir des jeunes praticiens, rompus à la pratique médicale, pour soigner les malades dans les hôpitaux... »

En tout cas si, dépourvus d'autres renseignements plus amples, nous ne pouvons que soupçonner, avant 1832, l'existence d'un faible enseignement médical, en 1832 celle-ci ne peut plus faire l'objet du même doute. C'est pourquoi nous nous garderons d'émettre les mêmes réserves que M. Gomoiu au sujet de l'existence indubitable, d'un enseignement médical, organisé en 1832 à Bucarest, et par conséquent, nous n'irons pas non plus placer — comme il le fait — ce début de notre premier enseignement médical en 1839, quand l'école des sages-femmes fut créée.

Sous l'occupation de nos pays par les Russes du général Kisseleff et sur son intervention immédiate, on rédigea en 1831 dans nos principautés roumaines, la première législation sanitaire, à la suite de quoi on régla la question de l'organisation de notre enseignement médical, par un arrêté du 18 novembre 1835 qui disposait :

« Art. 13. — Dans chaque hôpital, il y aura trois élèves apprentis et un chef de clinique qui sera le chef des gardes-malades et qui, tous, seront choisis parmi ceux qui apprennent les choses de la médecine à l'école de Bucarest ; ils seront logés et nourris à l'hôpital pendant 2 ans ».

Ce règlement, qui établissait un enseignement de clinique, avec obligation de prendre les feuilles de tem-

pérature, d'apprendre la dissection, la thérapeutique, etc., ne passera inaperçu de personne pour ce qu'il renferme d'inspiration française. En vérité, le proto-médecin de Valachie et celui qui avait pris la meilleure part à la création de toute cette législation sanitaire et d'enseignement médical était C. Hestiotes, ce médecin qui en 1827, la même année que Boubouky, avait été reçu docteur, à Paris, avec une dissertation s'intitulant : « Quelques considérations sur les hémorragies ou exhalations sanguines ».

Quant à ce « règlement pour les hôpitaux », il était dû entièrement, de la première à la dernière ligne, à la plume du Dr Picolo, qui avait été nommé par Kisseleff « membre-adjoint de l'Ephorie, chargé spécialement de régler les diverses parties du service des hôpitaux » (1).

Ce docteur Picolo avait fait ses études médicales en France et il avait été promu docteur à Nice en 1829. Rentré dans le pays, à Bucarest, il fut nommé en 1832, médecin inspecteur des écoles. (2)

La première ébauche d'un enseignement médical dans les pays roumains a été tentée, comme on le voit, par des médecins issus de facultés françaises, selon l'organisation qu'ils avaient connue en France.

Cette école de médecine établie auprès de l'hôpital de Filantropia et placée, probablement sous la direction du même docteur Picolo, eût une existence assez pré-

(1) Rapport de l'Ephorie à M. Kisseleff, 18. nov. 1832.

(2) C'est sur sa proposition que « afin de neutraliser autant que possible les effets nuisibles d'un mauvais air, l'Ephorie a ordonné de faire dans toutes les salles, des vaporisations de chlore suivant la « méthode de Labarraque ». (Rapport du 18 nov. 1833.)

caire. Elle était en voie de disparition quand de nouveau, un autre élève des écoles de France, le docteur Nicolas Kretzoulesco, à son retour de Paris, s'adressa au prince souverain Al. Ghica, pour qu'on lui permit de fonder à l'hôpital Coltzea une « école de petite chirurgie » qui pût fournir non seulement des sous-chirurgiens, mais aussi des officiers de santé. A deux reprises donc, inspirés par l'exemple des écoles de France, les efforts des médecins roumains formés à la science et à l'organisation françaises, ébauchèrent les premières lignes d'un enseignement médical et hospitalier dans nos pays.

Mais il fut donné, à un Français non seulement d'esprit, mais d'origine, de mener glorieusement à terme, à l'occasion d'une troisième tentative, cette œuvre magnifique et définitive pour l'établissement de l'influence médicale française chez nous.

Toutefois, on convient que si l'œuvre de Davila fut préparée par les efforts méritoires, mais modestes de Picolet et de Kretzoulescu, c'était par un effet de l'empressement de plus en plus zélé des étudiants roumains à fréquenter les écoles de France.

Goussi passa sa thèse à Paris, le 11 avril 1824, sur « les déviations de la colonne vertébrale » ; Dem. Patzuris et H. Formion en 1831.

Dem. Patzuris (Paciurea) présenta un double travail : une dissertation sur la « lithotripsie, cystotomie et torsion des artères » et une autre concernant « les fractures du col du fémur ». Patzuris devient chirurgien de la ville de Bucarest. Quant à Formion dont la thèse traita des « cancers de l'estomac », fut nommé médecin en chef du pays (de 1840-47), et c'est à lui

qu'on doit Davila. Quand, en 1853, le prince Stirbey eût besoin de quelqu'un de capable pour organiser le service médical de l'armée et pour former un personnel d'aides-médecins, son ami le docteur Formion lui conseilla de s'adresser à cette école, d'où il était sorti aussi, à la Faculté de médecine de Paris.

C'est Davila qu'elle nous envoya.

Il y eût également en cette période un certain nombre de médecins qui allèrent faire leurs études médicales à Nice. Ce furent : Antoine Paléologue qui, après avoir eu son diplôme en 1825, s'établit en province (à Bouzeu), Frantzi (1830) et Nicolas Picolo qui, comme on l'a déjà vu, fut médecin-inspecteur des écoles, auteur de la première organisation d'un enseignement clinique et probablement directeur de l'école de médecine de Filantropie. Quelles ont été leurs études à Nice, nous n'en savons pas grand chose. S'il n'y a pas eu de faculté de médecine à Nice, il y a eu probablement, tout au moins, une organisation des cours de médecine. Nous savons bien que ceux qui exerçaient l'art de guérir sans avoir été légalement reçus, suivant les formes prescrites par les lois antérieures à la révolution, se présentaient à un jury d'examen spécial qui leur accordait le titre. Mais il n'existait aucun contrôle effectif et il n'y avait pas de réception régulière de médecins. Il nous paraît pourtant étrange qu'après 1802, quand fut décidée la création de ces trois écoles de médecine : de Paris, Montpellier et Strasbourg, conférant seules le grade de docteur, on pût rencontrer encore des médecins consacrés à Nice.

Quant à la Faculté de médecine de Paris, elle continuait à nous envoyer des médecins solidement prépa-

rés par de belles études. De Jean Michaelides, (1) reçu en 1837, nous n'avons trouvé aucune autre mention. En 1839, Louis Steege et Nicolas Kretzoulesco furent reçus docteurs. Louis Steege est connu comme proto-médecin de la Valachie pour les années 1855-1860.

Quant à Nicolas Kretzoulesco, son existence se mêle intimement à la vie médicale et politique de notre pays pendant un demi-siècle. Nicolas Kretzoulesco était né à Bucarest le 1^{er} mars 1812. « Issu — comme le dit le docteur Caillat dans la relation de son voyage en Valachie — d'une grande maison de boyards, il a secoué le préjugé de son pays et de sa famille et n'a pas cru déroger en étudiant la médecine ; il est le premier et le seul qui ait eu ce courage ; gloire lui en soit rendue ! » Le docteur Caillat avait bien raison de le féliciter pour cet acte de véritable courage, dû à un esprit éclairé et maître de lui. Car, comme l'a écrit Kretzoulesco lui-même dans ses « Souvenirs historiques » : « Tout le monde à Bucarest s'étonnait qu'un fils de boyards, ait pu quitter sa position sociale pour devenir docteur ».

Kretzoulesco vint à Paris en 1834, y passa son baccalauréat en 1835, les épreuves de l'externat en 1835, et fut l'externe de Jules Cloquet en même temps qu'un autre étudiant en médecine qui allait bientôt se faire un nom ailleurs, Gustave Flaubert. « Le nom de Kretzoulesco — dit le professeur Sergent — évoque un souvenir qui ne manque pas d'intéresser ceux qui aiment feuilleter l'histoire anecdotique. Kretzoulesco faisait partie de l'Association des Etudiants roumains

(1) *Jean Michaelides*: Quelques considérations sur l'auscultation dans la grossesse. (Thèse 1837.)

qui avait en 1837 comme président Lamartine. Dans cette association figuraient, à côté de Kretzoulesco et de Gustave Flaubert, Alexandre Cuza ».

Reçu docteur en médecine en 1839 (1), il rentra à Bucarest et se mit aussitôt à l'œuvre. C'est lui qui fonda, comme nous l'avons déjà vu « l'Ecole de petite chirurgie » à Coltzea et publia en langue roumaine un manuel d'Anatomie (2) calqué sur les ouvrages de Lauth et de Cruveilhier, pour faciliter les études anatomiques des élèves de Coltzea. « Malheureusement — ajoute le docteur Caillat — notre jeune et intelligent confrère n'a pas été secondé, car le Gouvernement s'est opposé à l'ouverture des cadavres. Ce qui est permis à Constantinople, n'est point toléré à Bucarest ! — « On ne dissèque pas en Valachie », fut la réponse qu'on me donna quand, par l'intervention de notre consul général, je demandais à faire quelques autopsies ».

Pour l'année 1847, parmi les médecins reçus par la Faculté de Paris, nous trouvons Anastasius Fetul (3) — célèbre botaniste et professeur enseignant à Iassy. L'année suivante Georges Athanasovici, (4), nommé plus tard professeur de médecine légale à l'école de Bucarest. Pierre Protici (5) pour l'année 1851, et Tournesko pour 1853.

(1) Questions sur diverses branches des sciences médicales. (Thèse, Paris 1839.)

(2) Manuel d'Anatomie descriptiva. (Buc. 1843.)

(3) Des signes des maladies du cœur en général. (Thèse 1847.)

(4) De l'hémorragie utérine dépendant du décollement du placenta. (Thèse 1848.)

(5) Des phlegmons de la fosse iliaque interne. (Thèse 1851.)

Pierre Protici fut professeur de clinique chirurgicale à l'école de médecine créée par Davila. Quant à Tournesko, il reste un de nos plus grands chirurgiens de la seconde moitié du XIX^e siècle. « Il tient en éveil et soutient avec orgueil la renommée de l'école française » (1) Tournesko était natif de Bucarest. Bachelier ès-lettres et ès-sciences de Paris, il avait passé sa thèse de doctorat en médecine : « Du poulx » le 13 mai 1853. Andral présidait son jury de réception. Quelques mois plus tard, le 18 août 1853, Laugier le recevait docteur en chirurgie avec une thèse « des luxations accidentelles en général ». Ce travail était dédié au docteur Goussi (2), docteur en médecine de Paris et proto-médecin de Valachie, « en témoignage de respect et d'attachement ».

De même qu'au siècle précédent, pendant toute cette moitié du XIX^e siècle, il y a eu des médecins français d'origine qui se rendirent, pour s'y établir, dans nos pays. C'était en émigrés, chassés par les changements politiques de France, ou tout simplement poussés par un esprit d'aventure, qu'ils franchissaient nos frontières.

Après Moral, que nous avons rencontré, établi à Craïova, il y a eu A. Tavernier. Il avait parcouru toute l'Asie avant de se fixer à Bucarest, où il fut nommé « médecin-inspecteur pour toute la Valachie ». Il fit imprimer à cette occasion des études sur le choléra : « détails préservateurs et hygiéniques relatifs au misere ou choléra-morbus et autres maladies épidémi-

(1) *Stoicesco*: Nouv. Rev. Médic. (Buc. 1930.)

(2) On a trop rabaissé la valeur médiocre de Goussi pour ne pas lui rendre justice, en citant cette dédicace.

ques » (Buc. 1831) et « Conseils contre le choléra —
Holera morbus » (en roumain Buc. 1831).

Nommons ensuite Ad. Derié en 1823, Laibel en 1827, Marsille, qui épousa la fille du boyard roumain Colceag, Maurice Mavrin, etc... ; Bassereau et Colin en Moldavie.

On arrive ainsi à Davila. Mais Davila se rendait chez nous avec la conscience ferme, qu'il avait à accomplir une mission.

« Recommandez bien à Davila de se considérer là-bas comme le « missi dominici » de la civilisation ; il a en ce sens charge d'âmes » — écrivait le préfet de Maine-et-Loire au docteur Guépin, le tuteur de Davila.

TROISIEME CHAPITRE

Selon des documents inédits, trouvés dans les archives de la Faculté de médecine de Paris, nous croyons pouvoir affirmer, une fois pour toutes, que Davila naquit le 8 avril 1828 à Parme (Italie). Mais, s'il nous est facile d'éliminer l'année 1829 comme son année de naissance et d'écarter surtout cette « petite ville d'Espagne, Avila », que certains biographes ont prétendu lui assigner pour lieu natal, il nous est bien moins facile d'être tranchants pour fixer l'origine de Davila.

Presque tous ses biographes sont d'accord pour affirmer, qu'il était l'enfant du grand musicien Liszt et de la Comtesse d'Agoult.

Mais, si les lettres de Madame d'Agoult peuvent tromper par leur accent chaleureux et par l'intérêt maternel qu'elle lui témoigne, il faut malgré tout ne pas y voir autre chose que l'expression de la sympathie d'une grande âme envers une autre. Il y avait, pour les rapprocher, le secret de la naissance de Davila, que nul autre ne connaissait probablement, sauf la comtesse d'Agoult.

Ni les mémoires de Madame d'Agoult, ni sa correspondance avec Liszt publiée récemment par D. Ollivier, ni les biographes de Liszt enfin, ne font la moindre allusion à l'existence de Davila, comme issu de relations entre ces deux amants. Il est d'ailleurs facile, en con-

frontant les dates, d'éliminer cette hypothèse. Le roman de Liszt et de Madame d'Agoult a commencé — nous le dit Raphaël de Beaufort — en 1833, c'est-à-dire cinq années après que Davila naquit. En 1828, l'année de naissance de Davila, Madame d'Agoult accoucha d'une fille, Louison. De sa liaison avec Liszt, elle eût trois enfants : deux filles et un garçon, Daniel, qui succomba jeune. (1)

Madame d'Agoult appelle d'ailleurs Davila « Gabeskend », et sa fille la Comtesse de Charnacé avait même projeté de le marier à sa sœur Blandine (2), l'enfant que Madame d'Agoult eût de Liszt. « ...Savoir ainsi — dit-elle — si je pouvais, en combinant par la pensée toutes les dates favorables, espérer de vous appeler un jour réellement mon frère... »

L'origine de Davila reste entourée d'un mystère, que nous laissent à peine percer, les quelques allusions sybillines s'y rapportant, trouvées dans la correspondance que Madame d'Agoult lui adressa. On sort d'une légende pour en aborder une autre.

Davila, avant de partir pour la Mounténie, s'était rendu à Weimar, en Allemagne. Voici ce que Madame d'Agoult lui écrit au sujet de son séjour à Weimar :

« — Je crois que vous avez bien fait de ne pas en dire plus que vous n'en avez dit, et que le point important est gagné ». (3)

(1) From his liaison with the countess three children had been born : a boy and two daughters ; the boy died when but an infant. Beaufort: The abbé Liszt.

(2) Qui épousa plus tard l'historien et homme d'Etat français, Emile Ollivier.

(3) Lettre du 3 avril 1853.

Dans une autre missive, un an après :

« L'un de mes amis négocie en ce moment dans une petite cour d'Allemagne plusieurs choses concernant la rue Casimir-Périer. Je crois pouvoir vous dire que certains projets éventuels s'y rapportant, trouveraient auprès de Son Altesse une opposition forte. Considérez donc rien n'a été dit et gouvernez votre vie selon les circonstances, sans vous laisser entraver par le souvenir de ces projets. Je ne saurais m'expliquer davantage par lettre, mais vous comprendrez ces demi-mots, en vous rappelant votre séjour à cette résidence (Weimar). « Soyons soumis aux dieux, car les dieux eux-mêmes sont soumis au destin ».

Quelques jours après, la comtesse revient avec les mêmes allusions mystérieuses : « Je ne suis pas non plus sans espérances d'un meilleur ordre de choses du côté de la résidence d'Allemagne, où on paraît disposé à entendre raison ».

Et enfin, voilà ce qu'elle lui écrit (1), la même année : « Je ne crois pas vous avoir dit que les projets dépendant de Weimar étaient *irréalisables*, mais seulement qu'il y avait là des difficultés a priori *dont je devais* tenir grand compte, afin de *ne pas vous laisser bercer par des rêves trop précis* ».

Le séjour de Davila — comme un signe d'adieu — à Weimar, avant qu'il se rendît pour toujours en Valachie, les demi-mots et le mystère des lettres de Madame d'Agoult, toutes les fois qu'il s'agit de certains projets concernant de trop près Davila et quelqu'un de la cour de Weimar « qui trouveraient auprès de Son Altesse

(1) Les mots soulignés le sont dans le texte.

une opposition très forte », le fait que Davila a été élevé dans ses premières années en Allemagne, tout cela nous oblige à imaginer un roman d'amour, vécu par quelqu'un de la cour de Weimar, en dehors des règles strictes de cette cour, et dont le fruit fut Davila. Comment, autrement, Davila aurait-il gardé si fermement le silence absolu sur sa naissance ? (tout, jusqu'aux actes de faculté, restent muets sur le domicile de ses parents). Le docteur Grimoux, un de ses condisciples de l'Ecole d'Angers, écrivait dans une lettre, que nous avons eue entre nos mains : « Je n'ai pas su nulle part, même à Angers, trouver la date exacte ni même le lieu de sa naissance, car il était d'origine étrangère et né en Italie à Parme, si mes souvenirs sont exacts ».

Si, par scrupule de biographe, respectueux de la vérité historique — quelle qu'elle soit — nous avons pris la liberté de discuter autour du mystère de la naissance de Ch. Davila et de nous laisser entraîner trop loin, du côté de la vie qui revêt assez souvent des aspects pour le moins inattendus, n'aurions-nous pas fait mieux d'adopter la même attitude de scrupuleux silence, gardé toute sa vie par Davila autour de sa naissance ? Pourquoi chercher du côté de son ascendance justification de son âme, quand nous possédons cette œuvre immense et toute l'histoire de sa vie, pour témoigner, jusqu'aux détails les plus menus, de son caractère noble fait d'amour, d'intelligence et de vie brûlante.

Davila, après avoir reçu les premiers rudiments de son éducation à Francfort-sur-le-Mein, et à Hambourg, en Allemagne, passa en France pour continuer ses études au lycée de Limoges. On le trouve, de 1843 à 1845,

stagiaire dans une pharmacie à Nantes, où il subit l'influence de son tuteur, esprit fin et lettré, le docteur Guépin. Il passe ensuite à Angers, où, reçu bachelier ès-lettres le 12 août 1847, il commence au mois de novembre la médecine. Entre temps, il passe son baccalauréat ès-sciences à Rennes, le 13 juillet 1850.

A Angers, il fit des études brillantes ; nommé tour à tour interne des hôpitaux d'Angers, prosecteur d'anatomie, il fut lauréat de l'Ecole de médecine d'Angers et de l'Administration des hospices de la même ville.

« Je l'avais connu — écrit le docteur Grimoux, son condisciple d'Angers — élève extrêmement distingué déjà ; il a ainsi tenu les promesses de sa vie d'étudiant ». Spécialement attiré par la chimie, il travailla et fut nommé préparateur de chimie auprès du professeur Trouessart, qui l'apprécia et lui garda une profonde amitié.

Comme étudiant encore, à l'époque où l'épidémie de choléra de 1849 sévissait, il donna des preuves magnifiques de capacité et de courage professionnels, en demandant à soigner les malades du département de Maine-et-Loire. La féconde activité et l'admirable dévouement qu'il déploya à cette occasion lui valurent la médaille du choléra, les éloges de l'Ecole de médecine qui lui remit une trousse, du préfet et des communes de Champigné et de Cherré qui lui firent cadeau des livres dedicacés. Sa conduite admirable lui attira des témoignages de reconnaissance profonde, comme il ressort de cette lettre adressée peu avant son départ pour Bucarest :

... « Je vous félicite bien sincèrement de l'emploi que

vous venez d'obtenir. Il me semble avantageux, il vous mettra en outre à même de soulager l'humanité, permettez-moi de vous recommander de ménager votre santé. Je connais trop votre dévouement qui ne calcule jamais pour me dispenser de vous donner ce conseil d'ami »...

... « Nous n'oublierons jamais à Cherré les services que vous nous avez rendus lors de l'invasion du choléra, les périls nombreux auxquels vous vous êtes exposé pour des gens que vous ne connaissiez pas et que vous devriez bientôt quitter ; je vous renouvelle aujourd'hui tous mes remerciements de votre noble dévouement. J'ai encore la conviction bien profonde que sans votre présence dans notre commune, nos malheurs eussent encore été doublés. Votre belle conduite à Cherré vous portera bonheur dans votre carrière...

Et la femme du signataire de ces lignes qui ajoutait :

« Et vous nous permettrez d'adresser nos prières à Dieu, non seulement pour votre bonheur en ce monde, mais pour votre éternité ». (1)

A l'occasion de cette épidémie, Davila, pourtant bien jeune, inventa un appareil pour réchauffer les malades et formula une teinture bien connue dans notre pays sous la dénomination, actuellement, classique pour toute la pharmacopée de la péninsule balkanique : « les gouttes de Davila ».

Pendant son service militaire, il donna des nouvelles preuves de courage et d'abnégation. Le pont de la Loire se rompit en 1851 sous le passage des troupes.

(1) Lettre adressée par M. et Mme Le Chat, le 27 octobre 1852.

Davila sauva à cette occasion la vie à plusieurs soldats.

Il resta à Angers jusqu'au mois de mars 1852. Il avait donc pris à Angers 12 inscriptions, de novembre 1847 au 24 mars 1852. Le mois suivant, il se rend à Paris et loge au N° 20 de la rue des Fossès-St-Jacques.

Voici les papiers que nous avons trouvés dans son dossier, concernant les examens que Davila allait subir à Paris.

M. Davila-Antoine François Charles,

né le 8 Avril 1828 à Parme (Italie),

**présente des certificats constatant ses études pendant
seize trimestres, subi les Examens de fin d'année :**

<u>Examens subis</u>	<u>Dates</u>	<u>Résultat</u>
N° 409 - 1 ^{er} examen	le 14 avril an 1852	très satisfaisant 489 - 24 mai 1852
N° 900 - 2 ^e examen	le 3 juillet an 1852	satisfaisant 900 - 2 juin 1852
N° 1419 - 3 ^e examen	le 2 nov. an 1852	bien satisfait 1419 - 30 août 1852
N° 1474 - 4 ^e examen	le 23 nov. an 1852	bien satisfaisant 1474 - 4 nov. 1852
N° 1572 - 5 ^e examen	le 4 déc. an 1852	extrêmement satisf. 1572 - 24 nov. 1852
N° 309 - 6 ^e ou thèse	le 23 fév. an 1853	très satisfait

Et voici également, le procès-verbal dressé à l'oc-

casion de sa réception comme docteur de la Faculté de médecine de Paris :

**Fac. de Méd.
de Paris**

**Thèse
Procès-verbal**

**Loi du 10 mars 1803 (19 Ventôse
an XI) et Arrêtés de l'Université du
26 sept. 1837 et du 7 sept. 1864.**

—
Président:

N° 27

**M. BERARD,
Examineurs:
MM.
ROUX,
SAPPEY,
VIGO.**

**L'an 1853 (1), le mercredi 23 fé-
vrier, Nous, professeurs et agrégés
nommés par la Faculté de médecine
de Paris pour interroger**

**M. Davila Antoine François Charles,
Sur sa thèse intitulée : de la prophylaxie de la syphilis,**

**Ayant été très satisfaits de ses ré-
ponses, nous proposons à la Faculté
de lui faire délivrer le diplôme de doc-
teur en médecine.**

Signatures.

La thèse de Davila, qui traitait, comme on voit, un vaste problème d'hygiène, révèle elle aussi cet esprit d'organisation dans le domaine social, qu'il a toujours témoigné. Il s'inspirait à ce propos de ces deux vers d'Ovide, choisis pour épigraphe :

« Da veniam scriptis quorum non gloria nobis,

« Causa, sed utilitas officiumque fuit.

(1) Il est singulier qu'aucun de ses biographes n'ait connu l'année exacte où Davila soutint sa thèse. Pourquoi sans exception l'ont-ils datée de 1852 ?

Il est probable que l'idée de cette thèse lui fut suggérée par son tuteur, l'excellent docteur Guépin de Nantes, auteur d'un traité pour « la suppression de la syphilis ». Davila insistait surtout dans son travail, sur la nécessité d'une organisation pratique de prophylaxie et envisageait l'aspect social de la question.

Il concluait :

« 1° Augmenter la surveillance administrative;

« 2° Soumettre le plus de prostituées possible à deux visites médicales;

« 3° Multiplier pour les vénériens les moyens de secours : consultations gratuites avec distribution de médicaments;

« 4° Répandre l'instruction parmi le peuple, augmenter son bien-être physique, multiplier les institutions qui ont pour but d'assurer le travail à ceux qui en manquent. »

Au fond, la lutte de prophylaxie contre la syphilis ne fait de nos jours que suivre les directives tracées si nettement dans son travail par Davila.

Ses études médicales terminées, le destin lui réserva notre pays comme terrain d'activité.

Nous pensons qu'avant même d'avoir fini ses études, une annonce lui offrant une place de médecin en Valachie l'avait séduit. Le 19 octobre 1852 déjà, Madame Jouvot lui écrivait : « Portez donc là-bas les richesses qui vous furent départies ; développez-les, rendez-les multiples ».

Il se rendait, en effet, chez nous, en missionnaire de la civilisation française. A lui seul il jeta les fonde-

ments de toute notre médecine scientifique. Pensez donc ! Il dota notre pays d'un enseignement médical, d'une organisation sanitaire, et déclancha un mouvement médical scientifique ; il créa, en un mot, de toutes pièces, notre vie médicale.

Davila arrivait dans notre pays le 15 mars 1853.

Il fut difficile au prince Stirbey de croire, que ce jeune homme à face de fillette était l'homme que la Faculté de Paris lui envoyait, pour organiser le service sanitaire de son armée.

Il le vit bientôt à l'œuvre et fut rassuré !

Peu de temps après, il lui écrivait : « Il serait bon, cher ami, de modérer en vous l'exubérance de vie et de vous ménager davantage. Autrement on s'use vite, surtout dans un pays comme le nôtre ».

Ce qu'a été sa vie chez nous, d'autres biographes l'ont amplement raconté. Il nous suffirait à nous de le suivre à travers sa correspondance (1), dans les détails d'une lutte de chaque jour qu'il eût à mener pour le bien de son œuvre, contre l'acharnement mesquin des hommes et des événements. Quelle n'est pas l'éloquence de ces faits menus notés hâtivement sur le papier ! Que d'amour et de bonté dans l'âme, qui se cache entre les lignes du moindre de ses billets !

« Elle est si belle cette vie, — écrit sa fille dans la préface de sa correspondance — cette vie, toute de courage et d'abnégation, d'altruisme et de pitié ; si infini l'amour ardent vouée à sa seconde patrie, dont il pressentait les besoins en pressant sa grandeur future ; si généreuses les aspirations de son cœur et la dignité

(1) *Davila*: Correspondance. (Buc. 1930.)

de son caractère, qu'on peut sans hésitation plonger dans tous les replis de son âme et prendre connaissance du moindre de ses billets, sans craindre d'y découvrir une idée mesquine ou une faiblesse indigne d'un homme d'honneur. »

Contentons-nous d'étudier son œuvre.

Une fois installé dans ses fonctions de médecin-chef de l'armée, Davila résolut de créer de toutes pièces un service de santé.

Aidé d'un petit nombre d'éléments indigènes, il ne ménagea point sa peine. Il établit d'abord auprès de l'hôpital militaire Mihai-Voda, une école de petite chirurgie, pour instruire et former un personnel médical inférieur, capable (4 décembre 1855). A cette école, qu'il entretient de ses deniers, il ajoute bientôt un musée d'anatomie créé également à ses frais et une bibliothèque scientifique.

Voici ce qu'il écrivait lui-même au sujet de cette école (lettre adressée à la Comtesse de Charnacé) :

« Vous connaissez en abrégé mes souffrances et mes misères ; je ne veux vous parler que du bien que j'ai pu faire, conformément à la parole de celle qui disait un jour : « Nous devons tous aspirer à l'immortalité parmi nos amis. Nos œuvres doivent survivre. Faire le bien, c'est remplir la mission humaine ». J'ai fait mon devoir dans la mesure de mes forces. J'ai fondé dans l'espace d'une année de mes propres deniers un musée d'anatomie et une bibliothèque scientifique. J'ai organisé une école de chirurgie qui, d'après la promesse de Monsieur de Talleyrand, recevra sa sanction dans le Congrès de Bucarest. Je puis dire que j'ai tout le mérite de cette organisation, car du 4 décembre

1855 jusqu'au 12 mars 1856, j'ai habillé et entretenu l'école à mes frais ; j'ai voulu envers et contre tous qu'elle existât. »

Grande fut donc la joie de Davila, le 6 mars 1856, quand il obtint du prince l'autorisation de donner à son Ecole une plus grande extension et de la transformer en Ecole de Chirurgie avec un programme analogue à celui des Ecoles de médecine de sa patrie. Il obtenait également, enfin, un chapitre pour son école, dans le budget du pays.

Ce même décret du 6 mars 1856 approuvait en tout le programme de l'école que Davila lui avait soumis : « Programme officiel pour l'Ecole de chirurgie de Mihai-Voda, conforme aux Ecoles secondaires de médecine de France ».

Une institution fondée par Davila, où bientôt viennent s'adjoindre comme professeurs Turnesko et Prolici, anciens élèves de la Faculté de médecine de Paris, pouvait-elle être organisée autrement que selon un modèle et avec des programmes d'inspiration française ? (1)

Sur ce que fut l'activité de cette école, M. C. Z. Petresco nous donne un aperçu éloquent : « Il (Davila) fait à ses élèves, en plus de cliniques médico-chirurgicales, des leçons de sciences naturelles, de chimie, de géographie et de français. Ce dernier objet de cours, confié plus tard, lors d'une extension donnée aux programmes, à un lettré français, Louis Chardon, ne pou-

(1) « L'école nationale de médecine de Bucarest fut organisée selon le modèle de l'école française de Val de Grâce ». L'Encyclopédie contemporaine de 1895. (Dans Gomoiu.)

vait manquer dans une institution où l'on ne jurait que par Andral, Cruveillier, Béclard, Jamain, Orfila, Malgaigne, Nélaton, Ricord, Robin, Trélat et Trousseau. A la faveur de tels auteurs et entre les mains d'un directeur comme Davila, l'enseignement non seulement suivait l'ordre en vigueur dans les Ecoles de France, mais aussi reflétait le feu sacré du plus pur esprit français, avec tout ce que celui-ci a de clarté et d'aisance. »

Mais l'existence de l'école devint de plus en plus difficile. Davila avait beau déployer tant d'énergie et consentir des sacrifices, les hommes et les événements s'avéraient défavorable à son œuvre. Au mois d'octobre 1856, l'école faillit être fermée.

Ce fut alors qu'apparût effectivement l'intérêt que la France portait à cette œuvre créée par un de ses fils. Il importait, en effet, de conserver une institution aussi féconde, comme un signe de l'autorité morale et scientifique de la France, dans notre pays. Le gouvernement de Napoléon III autorisa alors, par un décret, le consul français à Bucarest, à prendre les mesures nécessaires pour que l'école de Davila fût maintenue aux frais même de ce gouvernement.

Le prince régnant D. Ghica saisit la portée immense de cette intervention et s'empessa d'accorder le 16 août 1857 la consécration officielle à l'Ecole Nationale de médecine et de pharmacie. Dans ces conditions, le prestige de l'école créée par Davila grandit chaque jour.

Elle comptait, selon le nouveau règlement établi d'après le code médical du docteur Amette, 110 élèves répartis ainsi :

40 pour le service de santé,

50 pour la médecine civile,
et 20 pour l'école de pharmacie.

A l'article 4 de ce règlement, on prévoyait :

« A l'Ecole nationale de médecine et de pharmacie, l'enseignement médical serait complété et gardera comme base d'étude les programmes des écoles de France — qui ont déjà reçu confirmation. »

Et à l'article 5 :

« L'Ecole roumaine ne livrera aucun diplôme de docteur en médecine ; elle va envoyer les meilleurs de ses élèves à la Faculté de Paris pour obtenir là, ce diplôme... »

Quant à l'article 25 de ce règlement, il instituait le concours de l'Internat tel qu'il existait en France.

En 1857, Davila part pour Paris et obtient lui-même, le 23 novembre, le décret de Napoléon III qui confère à l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Bucarest, les mêmes privilèges qu'aux Ecoles préparatoires françaises de médecine.

C'était ainsi, le triomphe absolu de ses efforts. C'était aussi l'établissement définitif dans notre pays d'une œuvre impérissable, qui est comme le symbole éclatant de la dette de reconnaissance que notre médecine nationale a contractée pour toujours, envers la France et envers la mémoire de Davila.

Voici de quelles remarques le prince régnant faisait accompagner la transmission de cette nouvelle : (1)

« Nous sommes bien heureux de faire connaître au département de l'Instruction publique le texte des dispositions par lesquelles le gouvernement impérial de France, inaugurant une voie de prospérité pour l'école

(1) Décret du 18 décembre 1857.

roumaine de médecine et de pharmacie, nous donne une nouvelle preuve de Sa Haute bienveillance pour le développement et le progrès rapide des sciences en Roumanie ».

Le gouvernement ayant donc compris à quel avenir était appelée l'Ecole de médecine, pour laquelle la France montrait tant d'intérêt, ne tarda pas à lui prodiguer aussi son appui. Conformément à l'article 25 du règlement précité et par un article du mois de septembre 1859, on accorda les bourses nécessaires pour l'envoi à Paris des premiers étudiants de l'Ecole de médecine de Bucarest, en fin de scolarité.

Ce furent : Chercea Constantin et Andritzoiu qui se destinaient à l'étude de la médecine humaine et Conztesco et Poppesco Michail, se rendant, ceux-ci, pour apprendre la médecine vétérinaire, à Maisons-Alfort. Davila les accompagnait, chargé en même temps par le gouvernement « de visiter les hôpitaux et d'étudier les règles d'organisation qui pourront être adoptées chez nous ». (1)

C'est ainsi que chaque année, une équipe d'étudiants sélectionnés parmi les meilleurs, se rendront de l'Ecole de médecine de Bucarest à la Faculté de médecine de Paris, pour compléter leur instruction. Rentrés dans le pays, ces jeunes docteurs forment une pépinière, où Davila ira chercher les professeurs pour son Ecole de médecine.

Nommons parmi les titrés de la Faculté de médecine de Paris, pour l'année 1864 : Essarco, Zacharie, Petresco, Dimitresco, Marcovici (le premier interne roumain des Hôpitaux de Paris), Popesco, Porada Aure-

(1) Arrêté du 16 juillet 1860.

lian, Trandafiresco et Ciurea. Pour l'année 1865 : Codresco, Iconomu, Maldaresco, Radou, Soutzo. 1866 : Sergiu, Iulleano et Obedenaru. Ce dernier fut interne des hôpitaux, collabora au Dictionnaire de Dechambre, cultiva les muses et fut l'ami de Mistral. Ils furent cinq en 1867, huit en 1868, sept en 1869, et leur nombre augmenta chaque année.

Il fut donc aisé à Davila, en 1869, quand l'Ecole fut transformée en faculté de médecine, de faire appel à ces médecins, sortis tous des écoles françaises, pour compléter les chaires. Il est aussi facile à comprendre, dans ces conditions, à quel point la médecine française mettra son empreinte sur l'enseignement médical en Roumanie.

A cet enseignement qui prend, grâce à lui, un caractère occidental, Davila ajoute un ensemble de créations scientifiques, qui font écho à cet enseignement et qui permettent aux jeunes médecins de développer, dans une ambiance favorable, les connaissances acquises dans les écoles de France.

Il prend l'initiative de la création de notre première société médicale, qui se constitue à Bucarest en 1857. Elle avait en tête le docteur N. Kretzoulesco, Davila y faisait fonction de secrétaire. En 1864 prennent naissance la Société des Médecins des Hôpitaux, la Société d'Hydrologie, et en 1867, une association médicale à caractère professionnel. Des publications médicales apparaissent sous sa direction ou tout au moins encouragées par sa collaboration : « Le médecin roumain » (1859), « Monitorul Medical » (1862), « La Gazette des Hôpitaux » (1867), « La Gazette médico-chirurgicale des hôpitaux » (1876), etc...

Doué d'une prodigieuse activité, il trouve le temps d'organiser des conférences de vulgarisation scientifique, de fonder un laboratoire de chimie, de créer un enseignement vétérinaire ; il fait le projet de la création d'un jardin botanique et prépare une pharmacopée roumaine. *

Combien avait raison cet ami de Davila de lui écrire : « C'est beau, mon cher Davila, d'avoir pu réaliser une chose qui a dû venir en rêve à bien des gens !

« Mais si le fruit est doux, la culture en est bien amère ! Que de courage et de persévérance il vous a fallu pour achever le couronnement de l'édifice ! Sans flatterie, je ne connais que vous seul, mon cher Davila, capable d'une pareille réussite. »

Au bout de cette trop rapide revue de toutes les créations de Davila, grâce à laquelle il nous a été facile de suivre chez nous le trajet impétueux du courant médical français, nous nous apercevons qu'au fond, nous n'avons fait que noter les premiers pas marqués par la médecine nationale dans la voie de l'originalité et de la création scientifique.

Il nous est donc apparu qu'avec Davila, grâce à lui et à ses élèves, formés tous aux sources de la médecine française, l'esprit médical roumain a pris pleinement possession de lui-même, pour passer courageusement à la phase de création scientifique actuelle et acquérir ainsi, une position honorable dans le monde de la science et de la pratique médicales.

Conclusions

1° Ainsi donc :

Le courant médical français apparaît pour la première fois dans les pays roumains au début du XVIII^e siècle et se manifeste tout le long de ce siècle. Il est dû à des médecins français et à des élèves roumains formés dans les écoles italiennes et viennoises, qui se trouvaient ainsi indirectement en contact avec la science française.

2° Cette influence devint dominante pour notre médecine au début du XIX^e siècle, à partir du jour où toute une jeunesse moldo-valaque commença à se rendre aux Facultés de médecine de France.

3° Les premières ébauches d'un enseignement médical et hospitalier dans les pays roumains ont été tentées par des médecins sortis des facultés françaises, dans l'esprit et selon l'organisation qu'ils avaient connus en France.

4° Carol Davila constitue, presque à lui seul, l'époque d'organisation de la médecine scientifique roumaine. Toute notre vie médicale moderne, créée et orientée par lui, reproduit fidèlement l'esprit de l'école française dont elle s'est imprégnée depuis sa naissance.

5° S'il est légitime d'affirmer qu'aujourd'hui la science médicale roumaine est devenue indépendante et originale, elle n'en continue pas moins à garder un contact intime avec l'école médicale française et demeure ainsi toujours son obligée.

Vu le Doyen :

ROUSSY

Vu le Président de Thèse :

LAIGNEL-LAVASTINE

Vu et permis d'imprimer

Le recteur

de l'Académie de Paris

CHARLETY

Index bibliographique

ACHARD CH. — La médecine française à l'étranger.
« Revue des deux mondes » 15 juillet
1933.

AGOULT MME D' — Mémoires. — Calman-Lévy 1927.

BEAUFORT DE LEDÖR RAPHAEL. — The abbé Liszt-Lon-
don 1886.

BOLOGA VALERIU. — Doua Aniversari (Sydenham si
Davila).

— La 80^e anniversaire de la Soc. de méde-
cins et naturalistes de Iassy. (« Cultura »
4, Cluj 1924).

— Inceputurile medicini stiintifice roma-
nesti (Cluj 1930).

— Les influences occidentales dans la for-
mation de la médecine scientifique rou-
maine. (« Revue Med. Roum. » 1932.)

Die historischen, Grundlagen der medizin
unterrichtes im heutigen Rumänien.
(« Sudhoffes Archiv für Geschichte der
Medizin » 1931.)

— Inceputurile literaturii balneologice ro-
manesti (« Clujul Medical » 1928.)

BOLOGA V. ET I. URSAN. — Histoire de la variolisation et de la vaccination dans les pays habités par les Roumains. (« Archeion XI » N° 1. Roma 1929.)

BUTOIANU ST. M. DR. ET BALANESCU. — Carol Davila (« Revista Sanitara militara » Sept. 1930 Buc.)

CAILLAT J. M. — Voyage médical dans les Principautés Danubiennes. (Paris 1854.)

CARRA. — Histoire de la Moldavie et de la Valachie par Mr. C... (Iassy 1777.)

CRAINICEANU GH. — Literatura medicala romaneasca. (Buc. 1907.)

DAVILA CAROL. — Discurs tinut de directorul scoalei de chirurgie. (Buc. 1856.)

— Discurs tinut de directorul scoalei de chirurgie la 1 Sept. 1855. (Buc. 1855.)

— Program général. Scoala de chirurgie, decretat prin ofisul Domnesc N° 455. (Buc. 1855.)

— Sa vie et son œuvre d'après sa correspondance. (Buc. 1930.)

DEMETRESCO. — L'influence de la langue et de la littérature française en Roumanie. (Lausanne 1886.)

- ELIADE POMPILIU. — De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. (Paris 1898.)
- FILITTI IOAN C. — O pagina din Istoria medicinei in Muntenia (1784-1828) (« Rev. Stiint. medic. » Buc. 1929.)
- GOMOIU V. — Din Istoria medicinei si a invatamantului medical in Romania. (Buc. 1923.)
- HAUTERIVE D' — Mémoire sur l'Etat ancien et actuel de la Moldavie. (Buc. 1922.)
- HURMUZAKI. — Documente privitoare la Istoria Romanilor. (Buc. 1887 à 1922.)
- IORGA N. — Histoire des relations entre la France et les Roumains. (Payot 1918.)
- LAIGNEL-LAVASTINE. — Rapport au IX^e Congrès International d'Histoire de la Médecine.
— IX^e Congrès d'Histoire de la médecine (Chronique). (« Presse Médicale » 16 Nov. 1932.)
- OLLIVIER D. — Correspondance de Liszt et de Madame d'Agoult. (Grasset 1933.)
- PETRESCO G. Z. — Charles Davila et l'influence française sur la médecine roumaine. (« Nouv. Rev. Méd. » 1930.)

POURTALES DE GUY. — La vie de Liszt. (Paris 1927.)

RALLY GETTA ET ALEX. — Bibliographie franco-roumaine. (2 vol. 1929-1930.)

SERGEANT PROF. — Les relations médicales franco-roumaines. (Paris 1930.)

SEVEREANO D. C. — Din amintirile mele. (Vol. I-II. Buc. 1929-1930.)

STOICESCO. — L'influence de l'école française sur les commencements et le développement de la médecine en Roumanie. (« Nouv. Rev. Médic. » Buc 1930.)

VAIAN. — Centenarul Doctorului Davila. (« Buc. Méd. » 1930.)

WESTFRIED I. — Le centenaire de Ch. Davila. (« Nouv. Rev. Médic. » Buc. 1930.)

WERNICK HIRSCH. — Biogr. Lexikon d. hervorangen-der Aerzte aller Zeiten und Wolker. (Wien 1884.)
